

# ATELIER D'ÉCRITURE :

## SAVOIR ANIMER SE TRANSMET-IL ?

---

Henri TRAMOY \*

*À une époque où les précurseurs des ateliers d'écriture se voient exclure des lieux officiels au profit de "diplômés" et d'écrivains établis, qu'en est-il du "savoir animer ?" Le Congrès de Poitiers du GFEN (mai 1997) avait donné lieu à exploration à propos de cette question. J'ai retrouvé mes notes. J'en livre une libre interprétation, qui tente de s'affranchir de visées purement explicatives pour proposer une "mise en abyme" des discours. H.T.*

Partout nous entendons ce qui émerge en marge : l'aspiration à l'exercice citoyen du plein pouvoir de penser. Penser : mais chez qui cette aspiration ? Quand pour l'embrigader. Quand assez séduisant pour l'asservir. L'assourdir, l'asséner, l'assidu cathodique : nouvel opium dans l'oppidum de la pensée tunique, véreuse, vénéneuse. Quand pour l'enchaîner l'assidu à l'écran, un leurre le détourne de l'exercice ardu, viscéral, dangereux de la pensée.

Pouvoir de penser : dans la langue et outre-langue. Que le lecteur m'entende ! Veuille bien me suivre où je méandre, entre théorie et fiction. Où ma parole se veut mêlante (non moutonnaire), mêlante parce que les théories peuvent aussi bien virer à l'aigre, au pâle consensus, si elles ne s'offrent en acte.

Alors c'est peut-être d'abord là qu'intervient l'atelier. Qui travaille la langue alanguie et la tire de la gangue.

Ecrire, en atelier. Travailler la fiction ou bien la pulpe du réel. Ecrire. Dans la contrainte de règles qui libèrent le sens en contraignant la forme. Mais ferrailer dans l'explicite ou dans l'effervescence ? L'effervescence qui livre au hard des mots concassés, le hasard d'une pensée diffuse, qui fuse et se construit, qui ose et qui fait fruit de toute occurrence. Annexe : y aurait-il des formes canoniques de l'atelier ?

Ecrire. FAIRE écrire. Pourquoi et pour quoi faire ? Au service de quelles problématiques s'inventent les ateliers ? Et le GFEN, en ses pratiques, offre-t-il à chacun / chacune sa place ? Au point que ne viendraient à l'atelier que ceux qui écrivent déjà : les parents d'élèves aux frites et à la buvette, les enseignants à l'atelier. Par choix librement consenti. Au point que s'excluent ceux qui ne pensent pas pouvoir oser leur langue, de peur de s'y découvrir impuissants ? Ou bien aliénés. L'animateur d'atelier ne serait-il qu'un prestataire de service ? En dehors de tout engagement ? A quand une loi de "défense de la profession ?"

Comment argumenter sur la nécessité d'écrire ? Pour faire advenir l'aventure de chacun. Pour que se nomme le pari qui crée chez l'autre cet espace de sécurité, nécessaire à ce qu'il prenne le risque de se laisser déstabiliser. Comment convaincre en tout lieu de la force de fracture féconde dont peut être porteur l'atelier ?

Et si j'échoue ? Je veux dire JE, l'animateur. Si ça et là, l'un n'écrit pas et que JE fais échouer le pari fondateur ? Si je touche du doigt l'intransmissibilité du "savoir animer ?" Car animer un atelier, c'est bien autre chose qu'aligner des consignes. C'est un parti pris pour la seule aventure qui vaille : celle de l'inconnu de la non-maîtrise ; celle de la construction, dans l'angoisse précise qui apparaît une heure avant l'atelier, quand la part d'inconscience s'est envolée et que l'épée nous pousse dans les reins.

Peut-on se passer du trac, quand on anime un atelier ? Se passer des mains moites, de la voix qui tremble aux premiers mots, du silence si trouble qui suit L'INVECTIVE de la première consigne : invective à l'égard du commun, des idées reçues, du "quelque chose à dire ?" Peut-on se passer de la plongée en apnée dans l'angoisse de tous les autres, à mon égal, pétrifiés ?

Se construire son "savoir animer" comme on se jette à l'eau, certes. Mais aussi de manière têtue, dans l'analyse féroce de l'atelier : son dépeçage. Problématiques, sous-jacences, comportements de l'animateur, ni mateur ni matois ni maton, chevilles, regards...

Ecrire, pour quoi faire ? A partir de quelles problématiques, sur et autour de quels contenus ? Quand je me pose la question de comprendre quelque chose de neuf, d'insolite, quelque chose qui résiste, j'invente un atelier. L'atelier d'écriture construit mon regard sur ce que je veux élucider. S'il n'y a pas là de quoi explorer des univers neufs, encore impartagés !

Par exemple, prenons la mémoire. Appliquée au travail et à ce qui en fait l'essence. À un travail dont l'évocation seule ravage l'envie (comment vouloir reparler de l'exploitation, de la maladie, de l'exclusion, de la mort, du rapport aliéné à la production, au profit...). Si la commande institutionnelle effraie l'idée même de celui qu'elle concerne, comment la détourner, en ruiner l'objectif dans une construction d'atelier qui le sublime ?

Faire écrire dans le monde du travail à propos de son travail<sup>1</sup>, dans la prison<sup>2</sup> pour dépasser la carcéralité vécue sans l'éluder, à la fin du stage pour évaluer l'inévaluable que l'institution réclame<sup>3</sup>, constituent des actes inédits. A partir de quels concepts d'analyse (analyse du travail, analyse de situation, anamnèse, analyse d'images...) — et avec quels risques, quelle perversion de la commande initiale — peut-on faire écrire ?

Ecrire l'écart et écrire dans l'écart. Ecart entre le rêvé, le prescrit d'une part, le réel, le factuel d'autre part. Mais écart aussi dans la langue. Mise en déséquilibre fécond à la fois par la langue et dans la langue. Ce qui se construit dans ces écarts, failles, fissures, interstices, à la condition EXPRESSE de s'émanciper des "bords" (le rêvé, le prescrit, le réel, le factuel), c'est la fracture de l'écriture. Il s'agirait, dans un double mouvement, de saloper la langue — je veux dire de fréquenter la tourbe où elle s'acoquine à d'obscènes nouveautés —, d'y creuser son trou, et d'élucider ce que le texte révèle et que pourtant il ne dit pas. L'écriture à la fois comme moyen de connaissance et acte inédit de création : théorie, fiction. Il s'agit ni plus ni moins d'une mise en crise de l'écriture, d'une mise en crise de la poésie *"pour que resurgisse, nue et crue dans le trou ouvert, la question de la poésie (...)* Comme si, alors, la poésie n'était que ce creux, ce métier d'ignorance (...) Comme si la poésie n'était rien, sinon la question même de ce qu'elle est.<sup>4</sup>

Afin d'atteindre cette complexité, il y a nécessité de travailler sur les structures de l'atelier d'écriture et, au moyen de l'analyse réflexive, de reconstituer l'atelier pour ce qu'il est :

- une démarche d'auto-socio-création fonctionnant en abyme (l'atelier étant lui-même objet de création) ;
- une démarche d'auto-socio-construction de savoirs qui résout son rapport au savoir dans le dispositif actif puis réflexif dont elle se nourrit ;
- une démarche d'émancipation (du modèle) qui fonde le sujet dans une capacité nouvelle (à la fois méthodologique et expérientielle) ;
- une démarche d'élucidation des rapports (sociaux, économiques, ...) ou des interrogations, qui ont été à l'origine de la mise en place de l'atelier (l'atelier comme moyen de comprendre le réel en le transformant).

On peut considérer que la consigne (ou mission de travail), dans l'atelier, comporte une large part de travail cristallisé qui ressortit à l'animateur, créée par lui. Si cette consigne n'est pas réinvestie de sens (un sens nouveau

---

<sup>1</sup> GFEN Provence

<sup>2</sup> GFEN Yonne

<sup>3</sup> Avignon 1998

<sup>4</sup> Christian PRIGENT - *Ceux qui merdrent* - POL 1991 pp. 209-210

et propre à cet animateur-là), par l'animateur qui n'a pas CONÇU l'atelier, alors l'atelier ne fonctionnera pas pleinement. Il court le risque du gadget, du dispositif vide. Il ne révèle rien : ni dans le champ du social, ni dans celui de l'écriture. Les deux lèvres du trou se ressoudent sans que baiser n'ait lieu.

L'atelier d'écriture est le moyen le plus puissant que l'homme ait inventé pour mettre fin au rapt des clercs sur l'écriture. Leur tentative de récupération universitaire (une licence es atelier d'écriture) témoigne de l'ampleur des dégâts que l'atelier a déjà fait dans leurs rangs. Ceux d'entre eux qui ont tenté d'en élucider, de l'extérieur, les secrets, n'en ont restitué qu'une modeste image. Ils ignorent en particulier la très abondante production du GFEN ou, quand ils la citent, n'en retiennent que l'écorce sans en sonder l'aubier. Ils découvriront que le "savoir animer" ne se transmet pas, car animer un atelier d'écriture est un acte d'émancipation, de résistance à l'oppression de la langue et un pari sur l'homme.

\* Participant du secteur écriture du GFEN

Directeur des revues "SOLEILS & CENDRE" et "VENDREDI NOIR"